

W. R. BURNETT

L'Escadron noir

Une Iliade au Kansas

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Fabienne Duvigneau

Postface de Thierry Frémaux

ACTES SUD

Pour Marjorie
Encore

I

OHIO

Trois vies

William, l'oncle de Johnny, s'installa dans son fauteuil à bascule sur la galerie à l'arrière de la maison et attrapa son journal ; mais il ne chaussa pas ses lunettes comme à l'ordinaire, et Johnny crut comprendre qu'il se préparait à dire quelque chose. Johnny admirait son oncle William, mais il le craignait et ne recherchait pas sa compagnie. C'était un homme distant et taciturne. Grand, élancé, il avait un beau visage malgré des traits creusés qui lui conféraient un air grave. Son teint était extrêmement basané, ses cheveux raides et noirs. Un léger voile de tristesse assombrissait ses yeux enfoncés dans leurs orbites ; en de rares occasions, une lueur farouche éclairait son regard, et tout le monde était alors à la fois étonné et intimidé. Johnny avait deviné que son oncle était un homme violent, qui, par la force de sa volonté, s'était coulé dans le moule d'un citoyen respectable comme les autres.

Le père de Johnny, lui, s'était distingué par une impétuosité rebelle qu'il n'avait jamais essayé de dompter. Il avait donné bien du fil à retordre à la mère de Johnny. Après la mort de celle-ci, en 49, il était parti chercher fortune en Californie et personne n'avait plus jamais entendu parler de lui. Et puis, il y

avait oncle Lige, qui aidait le respectable oncle William à tenir le magasin. Il s'adonnait en secret à des jeux d'argent, conservait toujours une bouteille de whisky cachée dans la réserve, et passait son temps à paresser sur la galerie de la boutique en détaillant les femmes du coin de l'œil. Il était sournois, hypocrite, et filait doux devant son frère William.

Jeunes, les trois frères se ressemblaient beaucoup. Tous bruns, minces, assez séduisants, et animés par des élans similaires quoiqu'ils fussent parvenus à des résultats très différents. William avait brimé son tempérament et s'était attiré le respect de tous ; Lige, qui ne pouvait ni brimer sa nature ni lui céder complètement, était un homme inconsistant et malheureux ; le père de Johnny, Edward, avait succombé à sa nature, gâché la vie de sa femme, et à présent il était mort et enterré au fond d'un désert reculé, ou bien il menait l'existence des colons qui tirent le diable par la queue et subsistent contre vents et marées aux confins de l'Ouest.

Johnny ne s'inscrivait pas dans cette lignée paternelle. Il était de taille moyenne, clair de peau, et pas mince du tout. Son visage était dépourvu de l'éclatante virilité que l'on observait chez son père et ses oncles, il avait des cheveux blonds, bouclés, des yeux noisette. Âgé de vingt-trois ans, c'était un jeune homme robuste aux épaules larges, avec un torse puissant et des jambes droites, fortes, plutôt trapues. Il était d'humeur égale, franc, et très chaleureux, mais il avait parfois perçu un trait de sa personnalité qui l'effrayait. Oncle Lige, trop lâche pour exprimer ouvertement ce qu'il en pensait, préférait se réfugier derrière des remarques moqueuses, du type : "Regardez-le prendre le mors aux dents,

comme ce bon vieil Ed. Ce petit gars-là a du sang Seton, c'est sûr."

Johnny s'efforçait d'imiter son oncle William. Quand il se sentait insulté ou rabaisé (or il était très susceptible) et qu'une de ces fureurs l'aveuglait, il fixait le sol, serrait les poings, se contenait en mobilisant toute sa volonté. Sous l'emprise de la colère, oncle William devenait rouge brique, Johnny pâlisait, et oncle Lige le taquinait. "Blanc comme ta chemise, pardieu ! disait-il. En voilà un jeune homme bien élevé !" Mais Lige avait de l'estime pour Johnny, tout en refusant de l'admettre, et ne le poussait jamais au-delà de ce qu'il le croyait capable de supporter.

Johnny s'assit sur la première marche de la galerie et attendit que son oncle William prenne la parole. Ils avaient terminé de dîner, et l'après-midi de cette chaude journée estivale touchait à sa fin. Derrière la maison, des oiseaux chantaient dans les pommiers, les abeilles bourdonnaient encore entre les fleurs, et Prince, le vieux setter, couché dans l'herbe, menaçait de ses crocs les mouches qui l'agaçaient. Johnny entendait sa tante Margaret et la domestique, Sade, qui faisaient la vaisselle dans la cuisine. Il laissa errer son regard au fond du jardin, en espérant que son oncle se déciderait à livrer ce qui lui occupait l'esprit.

Enfin, oncle William froissa son journal et s'éclaircit la gorge.

"Johnny, dit-il, je suppose que tu en as assez de travailler au magasin."

Troublé, Johnny se tourna vers lui. Avait-il lu dans ses pensées ?

"Mais... euh... non, oncle William, répondit-il d'une voix hésitante. Je suis drôlement content d'avoir ce bon job. Je te suis reconnaissant de me l'avoir

proposé. Si vous n'aviez pas été là, toi et tante Margaret..."

Johnny se rappelait encore le sentiment d'avoir tout perdu qu'il éprouvait lorsqu'il était arrivé à Pleasant Hill, dans l'Ohio, à la recherche de son oncle, et, selon les paroles de Lige, "d'un endroit où crecher". Cinq ans, déjà. À présent, oncle William et tante Margaret étaient comme des parents pour lui.

"Oui, je sais, dit oncle William. Johnny, je n'ai rien à te reprocher. Personne ne t'entend jamais ronchonner. Mais je déteste penser qu'un jeune homme futé comme toi va rester derrière un comptoir à vendre des outils et des casseroles à des fermiers. Quand je mourrai, le magasin reviendra à Lige, puis à toi, bien sûr : sauf que dans la famille Seton, nous avons tendance à vivre jusqu'à ce qu'on nous descende, et ce n'est pas un avenir très glorieux pour un jeune homme.

— Je ne me plains pas.

— D'accord. Mais aucun vendeur de quincaillerie ne pourra jamais épouser une fille McCloud. Tu le sais bien."

Johnny s'empourpra et fixa l'herbe au pied des marches.

"Johnny, reprit son oncle, Mag et moi en discutons depuis plusieurs jours. Tu vas avoir vingt-quatre ans. Il est temps que tu te maries. Le mariage est un avantage pour un homme, cela l'aide à s'établir. Nous savons que tu veux épouser cette petite McCloud, même si tu n'en parles pas.

— C'est vrai, avoua Johnny, la gorge serrée.

— Bien. À l'automne, Jim Wade te prendra dans son cabinet.

— C'est vrai ? Oh, oncle William...

— Oui. Il me l'a dit cet après-midi. Il est venu me voir au magasin. Cet incapable qui lui sert de clerc part à Boston, et bon débarras. J'en avais déjà touché un mot à Jim.

— Oh, merci, oncle William.

— Il n'y a pas de quoi. Bientôt tu seras avocat, tu percevras de solides émoluments, tu siègeras même peut-être à la législature. Comme la plupart des avocats. Et nous serons rudement fiers de notre neveu.”

Tante Margaret sortit sur la galerie et, prenant place dans un fauteuil à bascule, agita devant son visage un petit éventail en feuilles de palmier.

“Je suis en train de rôtir”, dit-elle en souriant.

C'était une femme de quarante-cinq ans au visage agréable. Des fils d'argent parsemaient ses cheveux bruns, des rides commençaient à apparaître autour de ses yeux et sur son front, mais elle était encore jolie. Johnny lui vouait une sorte d'adoration. À son arrivée à Pleasant Hill, il s'était senti tellement démuné, tellement vulnérable, et elle lui avait témoigné tant de gentillesse. Peu à peu, il avait remplacé ses deux enfants, un garçon et une fille, qu'une épidémie de fièvre avait emportés des années auparavant.

“Si tu laisses Sade travailler, dit oncle William, au lieu de...

— Elle est trop lente.

— Je parlais à Johnny de Jim Wade...

— Qu'en dis-tu, John ?

— Je ne sais pas quoi répondre. Oncle William et toi, vous avez toujours été si bons avec moi...”

Les larmes montèrent aux yeux de Johnny et il se détourna pour les dissimuler. Oncle William tousota, s'empressa de chausser ses lunettes, et déploya son journal. Tante Margaret, toujours souriante,

continuait de s'éventer en fredonnant doucement. Quel amour, ce Johnny !

— Eh bien voilà, tu vas être avocat, John, dit-elle. Je suppose qu'alors tu plairas aux McCloud.

— Oh, je leur plais, dit-il. Pourquoi ne leur plairais-je pas ? Oncle William et toi, vous êtes des gens bien ! C'est seulement que je n'ai jamais rien dit à Mary. Je n'ai pas trouvé le...

— Je vois. Will et moi pensions que tu avais formulé ta demande et que tu avais été rejeté. Tu n'es pas très bavard en ce moment, John.

— Je ne le fais pas exprès...

— Non, bien sûr. Nous voulons que tu sois heureux. Allons, aie confiance. Will est bien assez riche. Ce n'est pas une question d'argent. Je suppose que des gens comme les McCloud se soucient avant tout de respectabilité. Tu seras avocat en un rien de temps.

— J'espère que je conviendrai à Mr Wade.

— Je n'en doute pas une seconde", répondit tante Margaret.

La domestique apparut.

— C'est Mr Wade, madame... Vous voulez qu'il vienne ici ?

— Bonté divine, Sade. Évidemment !

— Je ne savais pas, madame. Je l'ai conduit au salon.

— Et la poussière qui n'a pas été faite aujourd'hui !"

Oncle William sourit derrière son journal, puis se leva quand l'avocat, Jim Wade, sortit sur la galerie après avoir traversé la cuisine en échangeant des paroles aimables avec Sade. C'était un homme de belle taille aux cheveux grisonnants, à la figure joviale et haute en couleur.

“Bonsoir, dit-il. Comment se porte la petite famille ? Johnny, il paraît que vous voulez devenir avocat.”

Johnny se leva d’un bond pour serrer la main de Wade.

“Oui, monsieur ; j’espère que je vous donnerai satisfaction.

— Vous avez une carrière toute tracée, si vous tenez de Will.” Wade s’assit et tira un cigare de sa poche. “Et je présume que vous lui ressemblez. En plus intelligent, sûrement.” Il rit. “Il a l’allure qu’il faut, Will. Les gens lui feront confiance. C’est essentiel dans cette profession. On n’a encore jamais vu de petit maigrichon au nez froncé qui soit un brillant avocat. Regardez Abe Lincoln.”

Tante Margaret soupira.

“Est-ce vrai qu’il va y avoir une guerre ?

— Je ne sais pas. Si les fauteurs de troubles obtiennent ce qu’ils veulent, oui. Sauf votre respect, Will.”

Oncle William rougit violemment. Il lui était impossible de plaisanter avec ses idéaux.

“Ce n’est pas l’expression appropriée, Jim.

— Allons, je vous en prie, interrompit Margaret. Pas de politique.”

Johnny se désintéressa de la conversation. Guerre ou pas, il s’en moquait. Nord ou Sud, quelle importance ? Des visions agréables s’ouvraient à lui. Ce soir, il aurait le courage. Il demanderait à Mary de l’épouser. Il allait devenir un avocat renommé en long manteau et chapeau haut de forme. À présent, le vieux McCloud se montrerait peut-être moins méprisant ; Mrs McCloud cesserait de le toiser avec son air d’aristocrate qui transpirait le dédain. Ce

brave oncle Will ! Et tante Margaret, si merveilleuse, si attentionnée !

“... et moi je dis qu’un Nègre est une chose que l’on possède, au même titre qu’un cheval, disait Jim Wade. Ah, je vois cette expression sur votre visage, Will... Eh bien, quoi ? Je suis un démocrate comme il se doit et je ne pense pas que l’on puisse déposséder un homme de son bien, tout simplement. Pourquoi faire tant d’histoires à propos de ces Nègres ?

— Il ne s’agit pas de ces Nègres en particulier, répliqua oncle William, qui bouillait à l’intérieur et se contenait avec peine. C’est une question de principe. Aucun homme ne devrait posséder un autre homme. Nous n’en avons pas le droit. Enfin, tout de même, nous ne vivons plus au Moyen Âge. Nous sommes civilisés.

— Allons, allons, dit tante Margaret.

— Ah oui, les principes ! s’exclama Wade. De tels principes sont comme les bonnes intentions. L’enfer en est pavé. Prenez ce fou de John Brown*. Voilà à quoi cela nous mène. Des horreurs pareilles.

— Il a mal agi, concéda oncle William. Mais il a mal agi pour une bonne cause.

— Vous parlez d’un paradoxe ! C’était un voleur de Nègres, un maraudeur, un meurtrier, un scélérat. Il voulait armer les Nègres pour qu’ils assassinent leurs propriétaires. Une bonne cause, vous

* Abolitionniste américain qui appela à l’insurrection armée pour abolir l’esclavage. Son activisme sanglant et sa fin tragique (pendaison) sont parmi les causes de la guerre de Sécession. Personnalité contemporaine et historique très controversée, John Brown est décrit comme un martyr ou un terroriste, un visionnaire ou un fanatique, un zélateur ou un humaniste. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

m'en direz tant ! Si vous habitiez au sud de la ligne Mason-Dixon, vous tiendriez un autre langage.

— Certainement pas. La géographie n'a rien à voir avec mes idées. L'esclavage est inadmissible, que ce soit au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest. Je suis un *free-soiler**.

— Quoi ? Pas un abolitionniste ? Allons donc, Will.

— Très bien, puisque vous insistez, je suis aussi un abolitionniste.

— La vérité éclate enfin au grand jour.

— Messieurs, par pitié ! protesta tante Margaret. Ne pouvez-vous pas passer un petit moment ensemble sans vous quereller ? Toi, Will ! Après que Jim a si gentiment proposé de prendre Johnny dans son cabinet.”

Oncle William garda le silence, crispant si fort les lèvres qu'elles n'étaient plus qu'un mince trait horizontal. Enfin, il sortit sa pipe et l'alluma.

“Ici même, reprit Wade, dans notre ville... Des gens viennent en aide pendant la nuit à des Nègres qui s'enfuient au Canada. Ce n'est pas bien.”

Oncle William, qui contemplait le fond du jardin, se mit à fredonner doucement. Johnny voyait qu'il luttait pour ne pas riposter.

“Que ce soit bien ou mal, trancha tante Margaret, ce n'est pas en nous disputant que nous réglerons la question. Que diriez-vous d'un bon jus de pommes frais pour calmer les esprits échauffés ?”

* Membre du parti du Free Soil (Sol libre), dont le principal but était de lutter contre l'expansion de l'esclavage dans les nouveaux territoires de l'Ouest. À la différence des abolitionnistes, les *free-soilers* ne s'opposaient pas, du moins dans un premier temps, au maintien de l'esclavage dans les États où il existait déjà.

Tante Margaret rentra dans la maison. Elle ressortit bientôt, suivie de Sade qui portait un pichet de jus de pommes et des verres sur un plateau. Celle-ci servit la boisson, puis s'éclipsa.

“Délicieux ! grogna Wade en faisant claquer ses lèvres épaisses. Pas vrai, Will ? Un régal.”

Oncle William hocha la tête et but plusieurs gorgées de jus de pommes en silence. Sa colère commençait à retomber.

“D'un autre côté, déclara soudain Wade, je suis pour l'Union. Je soutiens l'Union avant tout, toujours et partout, quoi qu'il nous coûte pour la préserver. Mais il y a de la sécession dans l'air.

— Les États du Sud veulent diriger la nation, dit oncle William. Qu'ils s'en aillent. Nous nous porterons mieux sans eux.

— Je ne suis pas de cet avis, argumenta Wade. En tout cas, le différend dépasse largement la question de l'esclavage. C'est une sorte de révolution. Le Sud agraire contre le Nord industrialisé... L'affrontement est inévitable. Il faut en finir. Mais l'important, c'est de préserver l'Union. Tel est mon credo.

— Ce n'est pas une révolution, riposta vertement oncle William, et vous ne rapportez là que des balivernes. Une bande d'esclavagistes qui veulent faire la loi, voilà le fond de l'histoire. La question de l'esclavage est bel et bien au cœur du conflit.

— Juste ciel ! s'exclama tante Margaret, je croyais que ce jus de pommes vous calmerait les nerfs. Tais-toi donc, Will. Je refuse que l'on parle sans cesse de politique. Les hommes ne peuvent-ils donc pas penser à autre chose ? Ces affaires-là sont tellement ridicules.”

Johnny acquiesça intérieurement mais ne le montra pas.